

## Parasites

« Nos pensées, nos sentiments, nos croyances et nos espoirs ne sont rien de plus que de l'activité chimique et électrique dans les cellules nerveuses de notre cerveau », selon le psychologue Oakley Ray, cité dans *Le Devoir*, du 29 janvier 2006.

En même temps, les biologistes nous apprennent que les bactéries jouent un rôle primordial dans toutes les activités de nos cellules, qu'elles étaient là bien avant nous et qu'elles le seront après nous, qu'en fait, ce ne sont pas elles qui sont nos parasites, mais bien plutôt nous qui sommes les leurs.

Ne serions-nous donc que des expériences bactériennes qui arrivent à observer la mécanique de leurs déterminismes ?

## Comme une étoile sous la neige

Le coucou sonne trois coups et chante sa turlute. La tourterelle lui répond cérémonieusement. Les aboiements de Sacha, au nord de la maison, signalent l'arrivée d'Isengrin et de sa horde de coyotes. Vont-ils, encore cette année, dévorer quatre ou cinq moutons et laisser la laine aux corbeaux ? Ce n'est pas dit. Ni fait non plus. Car Tibenouère, en grand seigneur et pourfendeur de dragons, a laissé son odeur partout dans les prés et les bois pour dire à Isengrin de ne pas trop s'approcher, sinon gare aux sabots. (Vincent en sait quelque chose.)

Mais, à l'ouest, le combat est déjà commencé. Hier matin, en allant soigner Bud et Kate, chez tante Marie, Bibiche a vu une poule étendue près du tas de fumier. Une poule à tante Marie, le cou ouvert, les yeux mi-clos, éteints. Qui a fait ça ? Bud mange son foin. Kate, dans ses yeux, semble le savoir, mais ne dit rien.

– C'est le coquin de Reineke, dit Bibiche. Mais il ne l'a pas eue, il l'a laissée. Elle est encore chaude. On a dû faire peur à Reineke en arrivant.

– Sacha a aboyé vers le sud, cette nuit. C'est bien Reineke, dit papa.

Bibiche va chercher la pelle ronde dans le poulailler. On enterre la poule au sud de l'écurie un peu à la va-vite, sans trop de cérémonie, car Mona meugle pour son eau et Jézabel qui s'ennuie de Vincent (parti à Ottawa livrer du

pain et des croissants), et tout ce qu'il faut faire avant l'arrivée des froids, finir de sortir le fumier de la bergerie, finir la serre, vider les jardins, labourer chez Denis Morin, aller chercher le reste du foin à Bellecombe pour Bud et Kate et le cheval à Norman, sortir les patates du jardin de Tante Marie et quoi encore ? Requiescas in pace, poupoule à Tante Marie.

À l'est, le soleil illumine les épinettes et la fumée qui sort de la cheminée des Morin monte comme l'encens de l'encensoir de l'église au père Champagne.

La gravelle du chemin est figée, recroquevillée. Cassie traîne en arrière, pas contente du tout.

– Quand est-ce qu'on va avoir d'la neige ? dit-elle, en labourant ses bottes dans la gravelle.

– Bientôt, dit papa.

– C'est trop long. J'en veux tout d'suite.

– Deux pieds, cinq pieds, dix pieds de neige, dit Bibiche, les yeux étincelants.

– Pas trop, pas trop, dit papa.

– Des tonnes de neige, crie Cassie en rattrapant la main de papa.

– Par-dessus la maison, par-dessus les arbres, dit Bibiche.

– Mais comment est-ce qu'on va faire pour aller traire Mona à la grange ? demande papa.

Bibiche dit :

– On garde une pelle dans la maison. La neige tombe, on ouvre la porte, on creuse un tunnel jusqu'à la grange, on traie Mona pis on revient. Un autre tunnel pour aller soigner Bud et Kate chez Tante Marie, un autre tunnel pour aller à la bécosse, un autre tunnel jusqu'au poulailler, un autre tunnel jusqu'à la Semence pour livrer le pain, un autre tunnel pour aller au open house de Chipou, à Ottawa, un autre tunnel...

Et Cassie d'ajouter :

– On fait des chandelles avec la cire d'abeilles dans la miellerie pour nous éclairer dans les tunnels, comme ça on voit où on s'en va.

Et Bibiche :

– Comme ça, Reineke sera pris dans la neige et pourra pas attaquer les poules à Tante Marie.

Et Cassie :

– Et les coyotes aussi y pourront pas s'attaquer aux moutons.

Papa dit :

– Alors, notre maison va être comme une grosse pieuvre dans le fond de l'océan avec ses tunnels comme des tentacules qui rejoignent Mona, Bud et Kate, la Semence, Chipou à Ottawa...

– Comme une étoile sous la neige, dit Bibiche.

– Quand est-ce que la neige va arriver ? C'est long, conclut Cassie.

## De retour après un long détour

Oui, la grande ville a ses attraits, son anonymat qui nous permet une déresponsabilisation sociale ; ses multiples services à portée de la main qui favorisent les dépendances ; ce sentiment d'être partie prenante d'un grand centre d'effervescence sociale, culturelle ou politique qui flatte l'égoïsme individuel et collectif. Pièges et servitudes. Ne pas connaître son voisin d'en bas ; ne pas savoir où vont nos déchets ; dépendre de l'épicier pour se nourrir ; boire une eau quelconque ; fuir la ville chaque fin de semaine ; dépendre du métro pour se déplacer ; appeler un parc la nature ; regarder des murs de briques par la fenêtre ; percevoir la neige comme une nuisance publique ; et toutes ces sollicitations constantes pour consommer bouffe, radio, télé, théâtre, cinéma, érotisme, mise en forme, mise en plis, mise au rancart.

Et, pour se permettre ces servitudes, la servitude par excellence, la carrière, le boulot, l'obligation de servir si on ne veut pas être relégué parmi les parasites, les assistés ou les délinquants.

J'avais connu un autre monde.

Mes premiers souvenirs sont l'odeur de la terre fraîchement labourée, l'odeur enivrante de l'étable, l'odeur douce de l'haleine des chevaux, la vue des champs à perte de vue, d'un ciel bleu immense. Mais bientôt les années quarante nous amenaient vers la ville. J'eus cependant la chance, de dix à seize ans, de passer mes étés loin du pensionnat-prison

dans une famille paysanne, suisse d'origine, où la simplicité et la frugalité étaient de rigueur. Les rythmes des saisons et des jours commandaient nos activités. Toute la maisonnée se levait tôt, allait faire le train, traire les vaches, soigner les chevaux, les cochons, les poules. Madame Charrière préparait le frugal déjeuner. À table, monsieur Charrière déclinaient les travaux de la journée. Toutes les tâches étaient un défi qui nous révélait leur sens profond, d'où le plaisir de les accomplir.

Les distractions étaient inexistantes et les loisirs se trouvaient dans le grand répit du dimanche. La radio existait bien, mais restait muette. La météo se lisait dans le ciel. Jamais de mots superflus. La parole était précise, sérieuse et significative. Notre musique était le chant des oiseaux, le bourdonnement des abeilles, le jappement du chien.

Nos images étaient l'éblouissement du soleil faisant miroiter les champs de blé, les ombres sauvages quand lentement s'approchait la nuit, le regard serein de monsieur Charrière contemplant ses récoltes à venir. Le mot poubelle existait sans doute, mais inutile parce que tout était recyclé sur place. Comme tous les aliments étaient produits de la ferme, seuls quelques condiments se retrouvaient sur la maigre liste d'achats : sucre, sel, poivre. Même la farine provenait du blé de la ferme qu'on allait faire moudre à la meunerie du village. Les viandes provenaient de l'abattage qu'on faisait dans les temps frais de l'automne et transformées sur place, soit salées, en conserve ou séchées en saucisse. Les légumes biologiques, bien avant la lettre et la nécessité de le dire, étaient frais cueillis du jardin tout l'été et à l'automne mis de côté, les carottes dans des boîtes de sable, les petits pois et les betteraves dans des pots de conserve dans la cave, les tresses d'oignons et d'ail accrochées au grenier. Le dimanche, c'était, après la messe, la cueillette des fruits sauvages, poirettes, cerises, merises ou bien encore les fraises et les framboises du jardin. Nos visites au village se limitaient à une ou deux fois par semaine pour aller porter la crème à la crèmerie où monsieur Robitaille nous remettait un bout

de papier qu'on appelait chèque qu'on échangeait au magasin général.

L'automne m'arrachait à cette vie idyllique, bucolique pour me « former ». Pensionnat-prison, collège-moule à professions. Déraciné, urbanisé, j'entrepris le grand détour, universités, études à l'étranger, carrière et conformisme dans le moule social, la grande ville, refoulant en mon très profond le paysan que j'étais au fond. Mais bientôt le chalet dans les Laurentides ne suffisait vraiment pas. Flocher dans le Saint-Laurent m'écœurerait de plus en plus. Sentir la ville comme un immense filet avec ses mailles de servitudes qui se resserrent, boulot-méto-dodo et le militantisme qui n'arrêtait pas de décevoir.

La quarantaine permet des ruptures, des changements de cap, du décapage systématique. Finies la carrière et sa fausse sécurité. À moi l'insécurité créatrice et la liberté sur une terre abandonnée d'Abitibi avec ses vraies saisons, ses mouches noires et ses grands espaces. Retrouver le rythme des saisons et des jours. Travailler de ses bras à bâtir une maison à son goût, faire l'élevage d'animaux autant pour leur compagnie que pour manger une viande saine, cultiver ses légumes, bûcher son bois pour se chauffer en se moquant du verglas et du prix galopant du mazout.

Et, pour entretenir ce petit coin de paradis où voient le jour et s'épanouissent sans contrainte scolaire trois filles-fleurs sauvages, faire du pain relativement sain qu'une clientèle fidèle apprécie.

2003

Québec 1774 – territoire occupé

L'arrivée militaire des troupes coloniales anglaises de la Nouvelle-Angleterre a poussé son offensive contre les Britanniques, menant au territoire des deux rivières. Les Canadiens refusent de se battre et cette armée rebelle et s'ils ne gagnent pas à elle de corps, leur cœur est avec elle.

Québec 1789 – territoire occupé

## **Tout le monde est heureux**

Tout le monde est heureux  
Je m'demandais l'autre matin  
Si tout le monde est heureux

Refrain : Malgré tout, malgré tout  
Tout le monde est heureux  
Malgré toi, malgré eux  
Tout le monde est heureux

J'ai demandé à mon boss  
Si tout l'monde est heureux  
Il m'a dit : c'est ben sûr  
Que tout l'monde est heureux

Goddam right, that's for sure  
Que tout le monde est heureux  
Y'est fou raide, c't'hostie-là  
C't'affaire-là, j'y crois pas  
C'est pas vrai que tout le monde y sont heureux.

## Québec-territoire occupé

1. Depuis plus de 200 ans, nous subissons l'occupation, depuis 10 générations notre territoire national est occupé. Nous sommes un peuple prisonnier. Nous sommes un peuple bâillonné. Nous sommes un peuple maintenu en marge de l'histoire. Mais malgré les barreaux, malgré les bâillons, une sourde résistance a toujours brûlé dans le cœur de notre peuple, contre l'occupation militaire brutale, contre l'occupation parlementaire douceuse, contre l'occupation financière et économique insidieuse ; et contre tout ça, le peuple a manifesté une résistance obstinée.

### Québec 1760 – territoire occupé

2. L'armée anglaise dévaste le pays. Le conquérant s'installe. L'ordre anglais est instauré. Les Canayens se voient désarmés par leurs curés de village, la résistance qui suivra ne sera pas faite les armes à la main. Ce sera le repli silencieux dans la campagne québécoise, repli humiliant devant l'occupation commerciale des bourgeois anglais rapaces, McGill, Mctavish, Patterson et compagnie. Ce sera le repli dans les terres devant la mainmise anglaise sur le Saint-Laurent, devant l'expropriation anglaise de la forêt québécoise, ce sera l'arrestation et la détention du peuple québécois entre le fleuve et la forêt occupés.

### Québec 1774 – territoire occupé

3. L'armée rebelle des treize colonies anglaises de la Nouvelle-Angleterre pousse son offensive contre les Britanniques jusque sur le territoire québécois occupé. Les Canayens refusent de se battre contre cette armée rebelle et s'ils ne se joignent pas à elle de corps, leur cœur est avec elle.

### Québec 1789 – territoire occupé

4. La bourgeoisie française commence une décennie de luttes sanglantes contre la monarchie, l'aristocratie et le clergé. Au Québec, les Canayens reconnaissent une autre lueur d'espoir venue celle-là de la vieille mère-patrie. Des habitants tentent d'envahir les prisons de Montréal comme le peuple français, mais là aussi la lueur étrangère est brève. Un vaisseau chargé de 20 000 mousquets destinés à armer les Canayens est intercepté dans la Manche. Le clergé menace des peines de l'enfer tout sympathisant à la Révolution française.

### Québec 1807 – territoire occupé

5. La lutte parlementaire-très-légale s'intensifie. Une petite bourgeoisie canayenne, composée de laïcs instruits, mais non-possédants, amorce la lutte de décolonisation. Le journal *Le Canadien* dénonce la dictature du gouverneur Craig et de ses valets. Les limites de la légalité anglaise sont vite franchies. Le dictateur Craig les a rétrécies au point où toute sympathie démocratique ouvre la porte du cachot. La logique de la lutte appelle les armes.

### Québec 1837 – territoire occupé

6. Les patriotes s'arment pour commencer la lutte de libération. À Saint-Denis, première et dernière victoire. L'armée anglaise subit un revers momentané, mais se ressaisit bientôt pour enfoncer les rangs patriotes, à Saint-Charles, et écraser sauvagement la résistance à Saint-Eustache.

4 novembre 1838 – Proclamation de la Loi martiale. Plus de 800 personnes arrêtées, 108 traduites en cour, 9 acquittées. Les 99 autres sont condamnées à mort : 12 seront exécutées, 27 libérées sous caution, 2 bannies et 58 exilées en Australie.

### Québec 1916 – territoire occupé

7. La Première Guerre mondiale, guerre traditionnelle entre pays capitalistes, n'est pas accueillie avec enthousiasme par les Canayens. Ceux-ci ne s'enrôlent pas vite et le gouvernement de l'occupant doit déclarer la conscription dans les rangs de l'armée étrangère. Des manifestations canayennes ont lieu à travers tout le Québec. À Montréal, la foule en colère brise les vitres de *La Patrie* et de *La Presse*. Tout l'été, dans les quartiers populaires, les rassemblements se succèdent. On crie : « Vive la Révolution ! »

### Québec 1939 – territoire occupé

8. Même guerre entre pays capitalistes, même scénario, mais avec un décor plus grandiose. Même réflexe des Canayens, qui s'appellent maintenant des Québécois. En 1945, la guerre se prolonge, l'occupant a toujours besoin de chair à canon. Il impose la conscription limitée. À Montréal, 2 000 manifestants parcourent le quartier financier, brisant les vitres de la Bank of Montréal, de la Montréal Trust et du service national sélectif. À Chicoutimi et Rimouski, on brûle l'Union Jack. Sur les 10 000 Québécois devant se présenter pour s'embarquer pour l'Europe, 7 800 manquent à l'appel.

### Québec 1960 – territoire occupé

9. La résistance passive passe à l'active. Le RIN voit le jour. Le mouvement séparatiste gagne des militants. La conscience de l'oppression colonialiste se répand graduellement chez les Québécois.

En 1963, des bombes éclatent et surprennent beaucoup de monde.

En 1966, d'autres bombes éclatent, mais surprennent moins de monde.

En 1968, le Parti québécois prend la relève du RIN et poursuit la lutte nationale légale. Les adhérents se comptent par milliers.

Le défilé de la Saint-Jean-Baptiste est l'occasion d'une manifestation contre l'occupant et ses serviteurs sur la tribune d'honneur.

En 1969, l'opération McGill français amène 15 000 manifestants devant l'institution de haut-savoir de l'occupant. D'autres bombes éclatent, mais n'étonnent personne.

Le 7 octobre, les policiers s'accordent une journée d'étude très importante durant laquelle éclate l'incendie du garage de Murray-Hill, propriété de bourgeois occupants.

### Québec 1970 – territoire occupé

10. Aux élections d'avril, le PQ ramasse 25 % des votes, mais seulement 7 sièges sur 108.

Le vendredi 16 octobre, après avoir lancé les rumeurs d'une insurrection appréhendée et d'un complot visant à renverser le gouvernement, les valets de l'occupant déclarent la *Loi des mesures de guerre* qui suspend les libertés civiles et permet à la police et aux forces colonialistes d'appréhender quiconque sans mandat. L'armée colonialiste occupe le Québec tout entier. La répression commence.

### Québec 1971 – territoire occupé

11. À libérer.

## Se désentraver

Se désentraver des jupes de sa mère, de l'autorité du père, du Fils et du Saint-Esprit, des surplis et des soutanes d'un ordre de plomb ; détalibaniser ses dix-huit ans ;

Se désentraver des jupes des blondes, des brunes, des belles-mères ;

Se désentraver des toges académiques, idéologiques, des plans de pensions, des retraites anticipées ;

Se dépêtrer ;

Se débâcler ;

Se désentraver de la complaisance, du confort, de la consommation, de la bouffe ;

Et puis se retrouver entravé plus que jamais.

Y être sans en être.

2007

## Les contraires

Les contraires se mirent l'un dans l'autre. Plus ils se « contrarient », plus ils se ressemblent. Oeil pour œil, dent pour dent. Le plus bel exemple : les Juifs persécutés par les nazis deviennent les persécuteurs des Palestiniens. Exception : Israël Shamir, Israélien d'origine sibérienne, clame que les Juifs feraient d'excellents citoyens palestiniens puisque nombre d'entre eux sont d'excellents citoyens canadiens, américains, français, etc. « Israël Shamir comme président de la Palestine libérée du sionisme. » Et bravo aux orthodoxes qui croient fermement que la création de l'État d'Israël a été une erreur fondamentale.

2007

## LE REGARD DES AUTRES

Le guide d'outil de « polémique », un professeur de littérature québécoise à l'université Sir George Williams, Léandre Bergeron, a lancé hier son *Port-manteau d'histoire du Québec*.

L'optique choisie par l'auteur en est une de « décolonisation et de libération ». C'est dire que les « présumés » héros de l'histoire de la Nouvelle-France et les soi-disant écrivains sous le régime anglais, sont objets d'une démythologisation systématique.

Le petit livre de quelque 300 pages a servi de base aux cours d'histoire de Québec, inclus dans la série de courts de formation publique commandée par le Conseil central des étudiants universitaires de Montréal.

« En connaissant bien les forces qui ont conduit à l'état de colonie, affirme l'auteur, nous pourrions définir nous-même nos préférences, établir les rapports de force avec discernement et engager la lutte avec efficacité. » Le manuel est « un programme de l'école de la rue, pour l'éboue de la rue, pour le peuple québécois jeté dans la rue » et son usage, souligne M. Bergeron, devrait tendre à une « réappropriation de notre histoire, premier pas d'une réappropriation de nous-mêmes pour passer au grand pas, la possession de notre avenir ».

Suzanne Lecours

## Les comités

Il est très intéressant de constater que les comités de gestion des entreprises ont été créés en 1977, à la suite de la loi sur l'accès à l'information. Ces comités ont pour but de permettre aux employés de participer à la gestion de l'entreprise. Ils sont composés de représentants des employés et de représentants de la direction. Leur rôle est de faciliter la communication et de promouvoir le bien-être de l'entreprise.

Elle a été créée en 1977, à la suite de la loi sur l'accès à l'information. Elle a pour but de permettre aux employés de participer à la gestion de l'entreprise.

## UNE HISTOIRE DU QUÉBEC, OUTIL DE «POLITISATION»

En guise d'outil de «politisation», un professeur de littérature québécoise à l'université Sir George Williams, Léandre Bergeron, a lancé hier son *Petit manuel d'histoire du Québec*.

L'optique choisie par l'auteur en est une de «décolonisation et de libération». C'est dire que les «prétendus» héros de l'histoire de la Nouvelle-France et les soi-disant élites, sous le régime anglais, sont objets d'une démystification systématique.

Le petit livre de quelque 200 pages a servi de base aux cours d'histoire du Québec, inclus dans la série de cours de formation politique commandité par le Conseil central des syndicats nationaux de Montréal.

«En connaissant bien les forces qui ont conduit à l'état de colonisés, affirme l'auteur, nous pourrions définir notre ennemi avec précision, étudier les rapports de force avec discernement et engager la lutte avec efficacité.» Le manuel est «au programme de l'école de la rue, pour l'homme de la rue, pour le peuple québécois jeté dans la rue» et son usage, souligne M. Bergeron, devrait tendre à une «repossession de notre histoire, premier pas d'une repossession de nous-mêmes pour passer au grand pas, la possession de notre avenir».

Source inconnue

## DE L'ÉPOPÉE AU COMBAT

par Réginald Martel

On a longtemps cru que notre histoire était une épopée, glorieuse évidemment. C'était avant que nous eussions des historiens. Quand ceux-ci vinrent, ils jetèrent la consternation : notre histoire paraissait moins glorieuse et nos héros, bien petits. Il a fallu reconnaître, avec quelques regrets, que les manuels d'histoire des bons frères étaient des manuels d'histoires, improvisés à partir de maigres canevas, plagés plutôt mal, ici et là, sans discernement.

En ce qui concerne tout spécialement les deux derniers siècles d'histoire des Canadiens, il paraît qu'on ne doit plus y voir une patiente, mais heureuse reconquête de nos libertés. Il n'y eut pas plus de liberté après 1760 qu'avant. Quoi qu'il en soit – et les trous de notre histoire étant de moins en moins nombreux et profonds – les connaissances historiques sont maintenant bien diffusées, à la disposition de tout le monde, et n'importe qui peut les interpréter à sa façon. Il arrive qu'à certains moments de notre histoire, la conscience collective favorise une certaine interprétation.

C'est peut-être celle de Léandre Bergeron, un jeune professeur de l'Université Sir George Williams à Montréal, dont le *Petit manuel d'histoire du Québec* vient de paraître aux Éditions Québécoises. Selon sa thèse, qui ressemble le plus souvent à un pamphlet, mais dont la documentation,

quoique non identifiée, paraît vaste, l'histoire s'écrit dans les termes qu'imposent les dominateurs aux dominés. L'histoire du Québec de Léandre Bergeron est donc une somme d'évidences.

Mais les évidences ne sont pas toutes connues de tous. L'auteur a donc décidé d'offrir aux lecteurs québécois, en termes simples dont la couleur tire indéniablement sur la propagande, un petit instrument de repossession de leur histoire : « La repossession de notre histoire, premier pas de la repossession de nous-mêmes pour passer au grand pas, la possession de notre avenir. » Il est regrettable que ce petit livre soit d'une présentation à ce point rebutante qu'il découragera ceux-là mêmes qui pourraient y trouver information et formation.

23 mai 1970

## DEUXIÈME LETTRE OUVERTE À LÉANDRE BERGERON

par Pierre Beaudry

Bonjour! Me revoilà.

Tu dois te souvenir de ma première lettre. Je t'ai fait l'honneur de te l'adresser dans ma chronique du 31 janvier dernier. En te tutoyant, par-dessus le marché. Pour pas que tu me trouves trop bourgeois; paraît que t'aimes pas ça, les bourgeois.

Laisse-moi te dire d'abord que je suis pas ton seul ami. T'en as des paquets. Y en a beaucoup qui m'ont écrit, téléphoné, ou arrêté dans la rue pour me remercier de l'intérêt que je te portais. Et pour me dire que, comme moi, ils priaient pour toi. Pour que tu comprennes.

Mais faut croire que le temps des miracles est fini. Révolu comme disent les gens instruits. Parce que tu viens de récidiver, dans le cahier spécial de *La Presse* du 24 juin. Ce qui me fait bien voir que si t'es professeur, c'est peut-être parce que tu veux rien apprendre. Chose certaine, t'as rien compris à la première lettre. Alors, je te la résume. Un peu comme ce que tu fais de l'histoire du Québec.

À l'époque, j'avais appris que t'avais écrit un livre. En français. D'ailleurs, je t'en aurais voulu si tu l'avais écrit en anglais. Mais t'avais fait des fautes dans ton livre. Et t'avais ajouté (t'as pas honte?): « Toutes les fautes de français dans

ce texte sont voulu (sic) et prémédité. Il faut commencer quelque part à un moment donné à écrire comme du monde et cesser d'écrire comme l'exige la classe dominante pour perpétuer son règne. »

Je trouvais pas ça logique. Les grands révolutionnaires – je parle des autres, là, pas de toi – ont toujours su que la langue, c'est pas la classe dominante, mais le peuple qui la fait. Et que la respecter, c'est respecter le peuple. T'as pas lu les discours de MIRABEAU, de DANTON, de SAINT-JUST, de ROBESPIERRE? Montre-moi donc les fautes qu'ils faisaient. J'espère que t'as pas envie de me faire accroire que ces gars-là c'étaient des capitalistes.

Sais-tu pourquoi tu en fais des fautes, toi, et par exprès? Je gage que tu n'y as jamais pensé. Moi, je le sais, et je vas te le dire. C'est parce que depuis la conquête, l'anglais est plus fort que le français, chez nous, et ça t'a amené à mépriser tes origines.

Ça te choquerait peut-être si je te disais que t'es un Français. Je sais que t'aimerais pas ça parce que t'es bien sûr que les Québécois sont pas des Français. T'oublies un petit détail. C'est les Anglais qui ont décidé ça, il y a deux cents ans. Si tu me crois pas, va donc faire un petit tour à Saint-Pierre-et-Miquelon. Tu y trouveras 6 000 Français. Qui vivent en Français. Qui n'ont pas honte d'être Français. Qui font le moins de fautes possible. Et dont les familles sont en Amérique depuis aussi longtemps que nous Québécois. La différence, c'est qu'ils n'ont pas été conquis. C'est pour ça qu'ils savent pas que mal parler, c'est un signe d'indépendance. Ce qui m'amène à te dire que si c'est pour punir les Français que tu fais des fautes, tu manques ton coup: c'est toi qui es le perdant.

Il y a quelque temps, je t'ai vu à la télé avec Mme Lise Payette. J'ai trouvé que t'avais l'air intelligent. Tu parlais bien. En excellent français. T'as fait rien qu'une faute. T'as dit: « Poser des gestes. » Des gestes, ça se pose pas; pas plus que des actions. Ça se fait. Mais cette faute-là, tu l'as pas faite par exprès. Et personne ne pourrait t'en vouloir. Même

moi, imagine donc, j'en fais des fautes, des fois. Mais jamais par exprès.

J'étais content de ce que tu disais à Mme Payette. D'abord, c'était vrai. T'es un gars sincère, y a pas à sortir de là. Mais t'es tout mêlé quand il s'agit du français. Remarque bien que si tu avais mal parlé, t'aurais eu l'air fou. Et qu'à part de ça ton message aurait pas passé. C'est pour ça que t'as parlé en bon français. T'aimes pas ça passer pour un ignorant. Tu l'as prouvé dans ton livre, et tu viens de le prouver encore, dans le cahier spécial de *La Presse*. Là encore, t'as signalé que tes fautes étaient voulues. Chaque fois que tu fais des fautes, tu prends la peine de dire que tu sais que ce sont des fautes. Précisément parce que tu ne veux pas passer pour quelqu'un qui fait des fautes sans le savoir. Parce que c'est ça, l'ignorance. Et comme tous les gens civilisés, tu n'aimes pas l'ignorance. D'ailleurs, tout ton enseignement est une manière de la combattre en révélant ce que tu as trouvé de vrai dans notre histoire.

Mais n'oublie pas : toi, tes fautes, ne te nuisent pas tellement, parce qu'elles n'en sont pas de vraies. Tiens-toi bien parce que je vais te faire mal : ce sont des petites fautes bien bourgeoises. Refuser d'accorder des participes passés, c'est pas bien malin. On peut s'en permettre le luxe quand on n'est pas ignorant pour vrai. Mais personne n'a le droit d'inciter notre jeunesse à se complaire dans l'ignorance et dans le mépris de la langue.

À l'émission de Mme Payette, t'as dit que tu venais du Manitoba. T'as raconté comment tu avais appris le français en cachette, étant donné que c'était interdit par la loi. T'as parlé de tes parents et de tes enseignants qui, tous les jours, risquaient leur avenir pour te permettre d'apprendre ta langue, en dépit de l'oppression du conquérant. Tu trouves ça beau, toi, tu trouves ça logique, de cracher dessus, maintenant qu'elle est en danger ici même au Québec ?

*La Presse*,  
1970

## PETIT MANUEL D'HISTOIRE DU QUÉBEC

par Jean-Yves Thériage

Il n'est pas facile de se procurer le *Petit manuel d'histoire du Québec* de Léandre Bergeron. Publié par les Éditions Québécoises, le premier tirage est déjà épuisé. Premier tirage qui est aussi une première édition ; l'ouvrage compte plusieurs défauts : mauvaise impression, fautes de toutes sortes, erreurs de mots ou de dates, etc. Malgré ces défauts qui gênent le lecteur, l'ouvrage se lit avec grand intérêt et plaisir.

On connaît Léandre Bergeron et ses idées politiques. En publiant une histoire du Québec, il n'oublie pas son parti pris ; le sien en vaut bien d'autres surtout que le postulat qu'il met de l'avant jette une lumière nouvelle sur notre histoire. On est loin de Fernand Ouellet et de Robert Bourassa. Ayant lu Léandre Bergeron, on comprend mieux le débat actuel autour et dans le Québec.

L'auteur divise l'histoire en trois périodes : régime français, régime anglais et régime américain. Il passe rapidement sur le régime français. Tout le monde connaît cette époque : une colonie naît au service de la métropole. Les Indiens en souffrent, mais la mentalité des Blancs veut qu'eux soient les découvreurs et les colonisateurs d'une terre habitée déjà depuis longtemps. L'auteur consacre beaucoup plus d'espace aux régimes anglais et américain.

Le changement d'allégeance entraînait une situation précaire pour les Québécois d'alors. À ce propos, il m'apparaît que Bergeron n'insiste pas assez sur les conséquences de la conquête sur la société de 1760. Séguin, Brunet et Frégault ont pourtant signé plusieurs textes qui traitent de ces conséquences; textes qui sont proches parents de la pensée de l'auteur de ce « petit manuel ».

Du régime anglais et de celui qu'il nomme américain (début vingtième siècle), l'auteur note que le Québécois est considéré comme une race à noyer dans l'élément anglophone, tout au moins à ignorer et à s'en servir au besoin. Le tableau est sombre comme la réalité. Le flambeau de 1837 (il en fait un court et brillant exposé) n'a pas apporté la lumière tant nécessaire.

Dans ce manuel d'histoire, Léandre Bergeron commet certaines affirmations douteuses. Ainsi, il exagère en écrivant qu'en 1774 les « Canayens » étaient en faveur de l'annexion aux États-Unis. Certains optaient pour cette annexion, mais la plupart des habitants du Québec, silencieux depuis 1760, ne prirent pas position. Ailleurs, il m'apparaît trop sévère pour Honoré Mercier. On peut ainsi être en désaccord avec l'auteur sur certains points, mais, généralement, son histoire du Québec doit plaire au peuple québécois. Quant aux dirigeants, ils ont tous été à l'école de Farley et Lamarche.

Un livre passionné et passionnant. Son point de vue marxiste jette une lumière troublante sur l'état actuel des Québécois. L'auteur note que le duel a toujours été entre l'exploitant et l'exploité. C'est une constante qui est devenue l'unique problème des Québécois. Et tout cela, il l'écrit dans une langue simple, à la portée de tous. Un livre hors des sentiers battus. Un livre pour la majorité silencieuse.

*Le Canada français,*  
19 août 1970

LÉANDRE BERGERON  
REMET TOUT EN CAUSE !  
UNE HISTOIRE POUR L'HOMME DE LA RUE

par Claude Asselin

Bergeron dit à l'homme de la rue: « Écoute, vieux, c'est ça. C'est pas plus beau, c'est pas plus laid, c'est pas plus méchant. Tu t'es fait fourrer aussi bien par les gars de ta race à toi que par les étrangers. Maintenant, si tu sens en toi-même ce vouloir-vivre collectif qui est celui de ta nation, eh bien, c'est à toi de penser et d'agir sans t'en référer aux soi-disant élites et aux arrangeurs du statu quo. Sinon, tes enfants vont se réveiller pas plus avancés qu'avant. »

C'est clair. Tout le monde a compris. Laurier LaPierre, historien, professeur d'histoire à l'université McGill, n'emploie pas le langage académique pour dire comment il voit le petit livre de Léandre Bergeron, *Petit manuel d'histoire du Québec*, qui compte déjà une trentaine de milliers d'exemplaires vendus.

— Comme historien, qu'est-ce que vous trouvez dans ce livre, M. LaPierre ?

— Deux choses. Un témoignage de l'Histoire engagée et un essai d'interprétation de l'Histoire. Je tiens compte de réserves; ça manque de nuances, c'est incomplet. Mais aucune œuvre n'est l'Évangile !

– L'avez-vous recommandé à vos étudiants ?

– Oui. C'est un travail valable et une contribution importante au point de vue recherche universitaire et enseignement. C'est un outil de base.

### **C'est écrit pour les travailleurs**

– Oui, mais ça s'adresse au travailleur canadien-français...

– Dans ce que j'appelle l'Histoire engagée, ça constitue un précédent en ce sens que la langue de Bergeron, ses expressions, ses images sont celles du lecteur à qui il destine son livre, précisément le travailleur canadien-français.

– On est loin du chanoine Groulx.

– Oui, on est loin de la dimension du miracle de la Providence.

– Et ce n'est pas non plus conforme à l'Histoire dite objective, qui résulte d'une compilation et d'un tri des faits dans un esprit de détachement émotif...

– Qu'on lise les historiens anglophones ou francophones du Canada, l'interprétation qu'on donne à l'Histoire part toujours de la conception qu'on a du présent. Toute l'Histoire qui s'écrit est nécessairement un phénomène d'engagé et d'engagement. Ça ne veut pas dire que les gens sont malhonnêtes, mais qu'ils sont humains.

– La malhonnêteté intellectuelle, c'est quoi ?

– Pour l'historien, ça consiste à reconnaître un fait, mais à le mettre de côté parce que ça ne concorde pas avec sa thèse à soi. Il faut se le rappeler, on ne connaît qu'une petite partie des faits. Au départ, c'est une énorme lacune. En fonction de quoi, alors, l'historien sélectionne-t-il les faits, sinon en fonction de lui-même, de ses expériences de vie, des influences de son milieu, de son cheminement intellectuel ?

### **« Assumer notre Histoire »**

– Quelle réserve formulez-vous ?

– Ce n'est pas l'Évangile. Je dis aux gens : « Lisez-le, assimilez-le, et, pour faire le point, allez à d'autres sources afin de pouvoir, comme l'écrit Pierre Vallières, assumer notre Histoire. »

– Comment réagissent vos collègues de McGill ?

– Je dialogue très peu. On se comprend très mal.

– Avec vos étudiants ?

– Mes étudiants de langue française, eh bien, ils se retrouvent là-dedans. C'est l'histoire de leur vie... Et à la différence de notre génération, celle des croulants, ces jeunes sont à la recherche d'une unité dans l'action et la pensée. Ils n'ont pas peur de tout remettre en cause.

– Et vos étudiants de langue anglaise, eux ?

– Eux, ils se sentent visés, impliqués dans quelque chose de menaçant pour leur statut économique et social. Ils se disent : « Voyons, nous avons pourtant participé à cette Histoire du Québec. La part que nous y avons prise, ce n'est pas comme ça que nous la concevons. » Et ils se mettent à fouiller pour trouver d'autres versions, d'autres interprétations qui infirment ou diminuent la portée des faits tels que Bergeron les présente. Il y a chez mes étudiants anglophones de l'inquiétude sinon de l'angoisse.

*Photo-Journal,*

17 janvier 1971

## LE PHÉNOMÈNE LÉANDRE BERGERON

Léandre Bergeron est l'auteur d'un volume-choc qui est actuellement le best-seller, dans toutes les librairies du Québec. Bientôt, il sera diffusé à travers tout le Canada. Dans son *Petit manuel d'histoire du Québec*, il raconte dans un style tout à fait personnel sa reconstitution de notre histoire. Un sujet, s'il en est, susceptible de plaire à tous. Qui, de toute façon, ne peut laisser personne indifférent. L'auteur ayant accordé la permission à tous de reproduire des extraits de son volume, nous avons pensé que nos milliers de lecteurs seraient intéressés à prendre connaissance de ce volume dont tout le monde parle. Il est dans un langage simple et vivant à la portée de tous. Nous débutons donc cette semaine la publication de cette série d'extraits du *Petit manuel d'histoire du Québec*. Bonne lecture.

La Direction

**MOT À BANNIR : DÉCOUVERTES.** Les explorateurs n'ont pas *découvert* les Amériques. Christophe Colomb n'a pas *découvert* l'Amérique. Ces territoires avaient été découverts on ne sait quand par les premiers hommes qui y mirent les pieds. Quand les explorateurs blancs arrivèrent en Amérique, le pays était déjà peuplé d'hommes, d'hommes d'une autre couleur, oui, mais d'hommes tout de même.

Dire que Colomb a *découvert* l'Amérique et Cartier le Canada, c'est montrer le racisme profond qui infecte la race blanche depuis des siècles. En disant que Colomb et Cartier sont des *découvreurs*, on dit que seuls les Blancs sont des hommes qui peuvent *découvrir* pour la race humaine et que les Indiens qui se trouvaient sur le continent n'étaient que des animaux à peine plus évolués que des singes. Les explorateurs blancs n'ont rien découvert. Ils ont *exploré* des territoires et ont *conquis* des territoires par la force en pratiquant un génocide aussi barbare que Hitler contre les Juifs et que les Américains contre le peuple vietnamien.

(Génocide : massacre systématique d'un peuple, d'une race ou d'un groupe ethnique.)

Les Espagnols avec Christophe Colomb, Amérique Vespuce, Cortez et autres débarquent sur les îles des Antilles, en Amérique Centrale et en Amérique du Sud, rencontrent des populations d'une autre couleur qui les accueillent comme des hôtes distingués. La plupart de ces populations, comme les Mayas au Mexique et les Incas au Pérou, ont des cultures très développées, des connaissances mathématiques très avancées et une structure sociale qui ne connaît pas l'exploitation d'une classe par une autre.

Les conquérants espagnols ne voient que l'or et l'argent que ces peuples ont extraits pour décorer leurs temples, leurs maisons, leurs ustensiles. Il ne s'agit pas pour les Espagnols de faire la traite de ces métaux précieux. Pour eux, Blancs européens, ces peuples sont inférieurs et ne méritent que l'esclavage ou la mort. Le massacre et le pillage commencent et se feront systématiquement pendant quelques siècles. L'Espagnol tue les chefs des tribus et tous les éléments rebelles, viole les femmes, massacre les enfants et force ceux qui restent à travailler comme esclaves dans les mines d'or et d'argent et dans les plantations de sucre et de café. Ces peuples qu'on appellera du nom générique d'*Indiens* parce qu'on se croyait au début des Indes, seront tous réduits à une condition de sous-hommes, de sous-humains, de

colonisés, par la brutalité et la convoitise de ces bandits internationaux qui s'appellent l'homme blanc, « chrétien » et « civilisé ».

Les Portugais s'emparent de ce qui s'appelle aujourd'hui le Brésil, les Espagnols du reste de l'Amérique du Sud, de l'Amérique Centrale. Les Anglais et les Français s'emparent chacun de certaines îles des Antilles et réduisent les populations à l'esclavage. Quand les « Indiens » morts de misère ou de maladies emportées par les Blancs ne suffisent plus à la tâche dans les plantations, des commerçants anglais, français, espagnols, hollandais vont kidnapper des Noirs sur les côtes d'Afrique, les empilent dans des bateaux comme on n'entasserait pas des bestiaux, et viennent les vendre aux « propriétaires » (d'autres bandits blancs) des plantations.

On voit qu'à cette époque la race blanche est profondément raciste. Elle se considère comme la race supérieure, la race de « civilisation » avec ses inventions comme la boussole, la redoutable arme à feu, avec sa « mission divine », ses désirs de conquérants, ses visées expansionnistes et son agressivité. Elle considère les races jaunes, noires et rouges comme des races païennes, c'est-à-dire dans l'erreur, inférieures, incapables d'atteindre les « hauteurs » de la « culture » blanche. Ce racisme blanc entache encore aujourd'hui la race blanche tout entière et disparaîtra seulement avec la libération intégrale de tous les peuples de couleur.

*Photo-Police,*  
6 février 1971

## LE « PETIT MANUEL » : DÉJÀ 55 000 VENDUS!

par Réginald Martel

Le *Petit manuel d'histoire du Québec* continue de connaître un succès extraordinaire. Déjà, 55 000 exemplaires ont été vendus et la 5<sup>e</sup> édition en met sur le marché 30 000 autres. L'auteur, Léandre Bergeron, est fort heureux de ce succès, qui lui a permis d'entrer en contact, directement, avec une foule de gens. Il donne des conférences dans les universités et les collèges, quatre ou cinq fois par semaine. Il peut donc poursuivre à ce niveau l'entreprise de politisation qu'est le *Petit manuel*.

Léandre Bergeron n'est pas un historien. Il enseigne la littérature québécoise à l'Université Sir George Williams. Et comme la littérature est l'expression d'un peuple, il est allé tout naturellement à la découverte de l'histoire du peuple qui a fait cette littérature. Il a vu qu'il fallait démythifier l'enseignement traditionnel de l'histoire.

« Je suis parti du principe que l'histoire est faite de forces qui se heurtent. Il s'agissait donc, en puisant dans les travaux des historiens, de réinterpréter les faits marquants de notre histoire. »

Le *Petit manuel* n'est donc pas un travail de recherche historique, au sens strict, mais plutôt une publication politique, qui vise à une utilisation immédiate.

L'idée d'un manuel du militant, explique Bergeron, circulait déjà en 1965, à *Parti Pris*: « J'ai simplement ramassé le projet. » Et le succès, lent au début, a connu une accélération très rapide, un peu, sans doute, comme l'histoire du Québec...

Succès parce que le livre répondait à un besoin, évidemment, mais aussi « parce que j'ai utilisé un langage très direct, quasi parlé. Des gens m'ont dit que le *Petit manuel* était le premier livre qu'ils lisaient depuis qu'ils avaient quitté l'école, en 6<sup>e</sup> ou en 7<sup>e</sup> année ».

Dans le *Petit manuel*, on trouve la mention étonnante: « Permission est accordée d'avance de reproduire en tout ou en partie le présent manuel. » Je signale à Léandre Bergeron que les droits d'auteur, pour un auteur, sont généralement ce qu'il y a de plus sacré.

« Il fallait, dit-il, par conviction politique, que ce soit ainsi. Il fallait que le prix soit abordable. » (Le *Petit manuel* se vend 1 \$ maximum et on peut l'acquérir pour 0,70 \$.)

Les profits ont été réinvestis à mesure dans les éditions nouvelles. « Je n'en ai pas vu moi-même », dit Bergeron. Finalement, les profits serviront à d'autres publications: une *Histoire illustrée du Québec*, en bandes dessinées, qui sortira des presses vers la fin de mai. Le texte sera de l'auteur du *Petit manuel*, les dessins de Robert Lavaill. Plus tard, on publiera un *Inventaire du Québec*: ressources naturelles, population, équipement.

R.M.: « Est-ce que des événements récents vous inciteraient à modifier le ton ou le contenu du *Petit manuel*? »

Bergeron: « Non, mais la 5<sup>e</sup> édition comprend cinq pages sur les événements d'octobre. »

Et l'auteur de m'apprendre l'existence d'un hebdo, *Photo-Police*, qui publie depuis huit semaines des extraits du *Petit manuel*. S'il se trouvait un quotidien pour publier *L'histoire du Québec* en bandes dessinées?

La Presse,  
8 avril 1971

## PUBLISHER FEUDS WITH IMPERIAL OIL LTD

par George Gamester

Leandre Bergeron's controversial History of Québec hasn't been published in Ontario yet, but it's already touched off a feud in Toronto.

The battle pits Imperial Oil Limited against the Canadian Liberation Movement, a small band of nationalists crusading for « an independent Socialist Canada ».

At stake are the publishing rights for a collection of historical drawings by the late C.W. Jefferys, now owned by Imperial. The leftist group wants the drawings to illustrate an English edition of Bergeron's history they plan to publish, but Imperial says no.

In retaliation, the young radicals have taken to picketing Imperial's St. Clair Ave. W. headquarters, brandishing placards accusing the U.S. controlled oil company of « censoring Canadian history ».

The drawings they're after have been used to illustrate several history textbooks and are familiar to most Canadians. Imperial has distributed more than 500 000 portfolios of Jeffery's depictions of historical events to schools across the country.

But the NC Press Ltd., publishing arm of the leftist group, can't have them because the Bergeron book

« espouses a particular political or social philosophy », Imperial says.

W. G. Charlton, manager of the programs division at Imperial, says his firm purchased the 900 drawings when Jefferys died in 1952 on condition that they be used for « general charitable and educational purposes ». The artist's daughter, Mrs. Alexander Fee of Toronto, has specifically asked that the drawings not be used in the Bergeron book, he says.

But Pat Keilty, a 22 years-old spokesman for the radical movement, maintains his group has a right to the pictures for « educational purposes », and maintains further demonstrations will incite public opinion to « force them to give them to us. »

And if Imperial Oil doesn't give in ?

« They'll look like fools, and we'll publish without the pictures », he said.

Charlton of Imperial Oil told The Star the company has never refused anyone the use of the drawings before.

The only reason it refused this time was because it knew what was going to be in the publication. « This is the first time we've really known in advance what was actually in a publication », he said.

He admitted that if the company hadn't known the contents of the book in advance the drawings would likely have been loaned to NCP, « and all we could have done was protest afterwards ».

The company was aware of the contents of the book because extracts had been read by French-speaking employees of Imperial in Québec.

*Toronto Daily Star,*

13 mai 1971

POUR DÉMYSTIFIER  
L'HISTOIRE OFFICIELLE  
LÉANDRE BERGERON CRÉE  
UNE BANDE DESSINÉE POLITIQUE

par Robert Lévesque

En publiant la première bande dessinée politique du Québec, Léandre Bergeron veut réussir « une démystification systématique des personnages et des faits qui ont maintenu le Québec dans un état de dépendance tout au long de son histoire ». Pour ce faire, c'est le rire qui aura la fonction précise de détromper l'histoire officielle.

En effet, l'auteur du *Petit manuel d'histoire du Québec*, avec la collaboration d'un caricaturiste français Robert Lavaill, entreprendra dès septembre la publication d'une série de recueils de bandes dessinées qui reprendront les grandes lignes du *Manuel* et qui s'intituleront *L'histoire du Québec illustrée*.

Cet « Astérix » politique québécois, qui aura d'ailleurs le même format que les bandes de Goscinny et Uderzo, paraîtra à des intervalles réguliers de quatre mois. Chaque numéro s'intéressera à une époque précise de l'histoire des Québécois. Ainsi, le premier numéro qui sera lancé en septembre présentera le régime français. Il aura 48 pages, tout comme les Tintin et les Astérix.

Deux autres tomes suivront, qui humoriseront sur le régime anglais. Deux autres tomes également sur le dix-neuvième siècle et deux tomes sur le vingtième jusqu'à aujourd'hui. Lorsque ces sept premiers tomes seront parus, l'*Histoire illustrée du Québec* continuera à paraître à raison d'un numéro par année. Il sera en quelque sorte la revue humoristique de l'année.

La couverture de chaque album sera aux trois couleurs du drapeau des Patriotes, rouge, blanc et vert. L'intérieur sera en noir et blanc. Cette première bande dessinée politique est le résultat de plusieurs mois de travail de deux hommes : Bergeron et Robert Lavail. Le premier établissait le canevas, donnait l'orientation, suggérait des textes. Le second mettait en dessins et improvisait à l'occasion.

L'humour de l'*Histoire illustrée du Québec* sera fortement engagé, dénonciateur à l'extrême de la tromperie, de l'exploitation, comme l'est la plume de Bergeron dans son manuel. Sous les dehors de l'humour, cette fois-ci, Léandre Bergeron veut que cette histoire illustrée participe, à son tour, au développement de la conscience collective des Québécois et, partant, à une révolution sociale en profondeur.

« Tout enseignement de l'histoire est idéologique, et au Québec il a été fait par et pour le pouvoir en place, c'est-à-dire qu'il a eu pour fonction de défendre le statu quo », explique Bergeron pour définir le rôle qu'il s'est donné de dénonciateur de cette histoire québécoise officielle.

Le but de tout cela : « Que les travailleurs québécois développent leur conscience comme exploités, et que ce soit le début d'une lutte nationale de libération des travailleurs, seul moyen de s'en sortir. » Pour Bergeron, le PQ va grossir, à la faveur de cette prise de conscience, mais le parti lui-même ne pourra pas apporter une indépendance autre que politique. « Le PQ va amener une nouvelle bourgeoisie nationale, qui sera à nous, mais ça ne règlera rien au niveau des travailleurs. »

*La Patrie,*  
8 août 1971

## UNE ŒUVRE DÉNONCIATRICE

par Robert Lévesque

Après le *Manuel d'histoire du Québec* et l'*Histoire illustrée du Québec*, Léandre Bergeron publiera un *Inventaire du Québec* et un *Petit manuel de l'organisation capitaliste*. Ces quatre livres constitueront une suite logique dans une œuvre qui se veut la dénonciation du système établi au Québec.

Actuellement, un groupe de travail, dirigé par Bergeron, s'occupe d'établir un inventaire complet des ressources du Québec, tant en population, en équipement, en richesses, en produits, etc. Le but de cet *Inventaire du Québec* sera de faire ressortir que le Québécois n'a aucun accès aux ressources de son pays. Pour réaliser un inventaire le plus complet possible, Bergeron a fait appel à une équipe de chercheurs.

Cependant, le gros morceau, le travail important de l'auteur du *Petit manuel d'histoire du Québec*, ce sera le *Petit manuel sur l'organisation capitaliste au Québec*. Déjà sur sa table de travail, ce manuel demandera à Bergeron des semaines de travail intense. Il paraîtra au cours de la prochaine saison.

Ce *Petit manuel* décortiquera tout le système capitaliste dans lequel vit quotidiennement le Québécois et il tentera d'imaginer une autre organisation, dans laquelle le travailleur ne serait pas exploité. De l'avis de Bergeron, ce sera son livre le plus important.

Entre-temps, l'historien officieux du Québec reprendra son poste de professeur de littérature québécoise à l'Université Sir George Williams, en septembre. En congé sabbatique depuis un an, Bergeron avait pu consacrer tout son temps à ses livres et surtout à sa maison de distribution qu'il dirige avec quelques amis, Diffusion-Québec.

*La Patrie,*  
8 août 1971

## BERGERON, L'OFFICIEUX

Léandre Bergeron a écrit l'histoire officieuse du Québec, c'est-à-dire celle qui ne peut pas être approuvée par les dirigeants du système en place au Canada et au Québec. L'audace de Bergeron s'est transformée en un formidable succès de librairie, puisqu'à ce jour plus de 75 000 exemplaires du *Petit manuel d'histoire du Québec* se sont vendus, touchant facilement le demi-million de lecteurs.

Déjà, dans certaines écoles, le manuel repose sur le pupitre du professeur d'histoire, à côté des manuels officiels. Quand le professeur ne l'apporte pas, ce sont les élèves qui le lui imposent.

Dans quelques jours, une édition anglaise sera en vente au Québec et au Canada. À l'automne, Bergeron publiera le *Petit manuel illustré*, la première bande dessinée politique qui reprendra, avec un humour démystificateur, les grands chapitres du manuel. Tout cela est publié à compte d'auteur. Bergeron, l'historien officieux du Québec, continue lentement sa lutte pour imposer L'histoire du Québec «qui ne raconte pas d'histoires».

*La Patrie,*  
8 août 1971

## LE QUÉBEC CONNAÎT SA RÉVOLUTION CULTURELLE LÉANDRE BERGERON

par Micheline Lachance

« On brise la tradition qui veut que la politisation se fasse par les discours. Il faut se servir de tous les médias pour faire le nettoyage de notre passé. » Il y a environ un an et demi, Léandre Bergeron mettait sur le marché le *Petit manuel d'histoire du Québec*, un ouvrage que l'auteur voulait humble. À cette date, 82 000 exemplaires du *Petit manuel*, version française, ont été vendus ; depuis le mois d'août, 13 000 exemplaires de langue anglaise ont disparu des kiosques. À la mi-septembre, *L'histoire du Québec illustrée* paraissait : on a déjà vendu 45 000 copies. Aujourd'hui, Polygone, une compagnie théâtrale, ainsi que Luc et Lise Cousineau, prépare une revue humoristique intitulée *Tout le monde est heureux !* et préparée à partir de l'histoire du Québec selon Léandre Bergeron : « Il faut multiplier les moyens pour rejoindre tous les Québécois. » Il a lui-même écrit les paroles des chansons et les sketches de la revue.

Sous le signe de l'humour *Tout le monde est heureux !* se veut un feu roulant de sketches et de chansons ; il s'agit d'une démystification pure et simple de nos héros, sous le thème des exploités et des exploités. Des diapositives inspirées des bandes dessinées seront projetées sur la scène

et Champlain, Frontenac, Madeleine de Verchères sortiront de la bande dessinée. C'est le régime français, acté et chanté. La noblesse, la bourgeoisie et le clergé, « tous ceux qui ont fourré le monde » en prennent pour leur rhume ! « Les Jésuites ne s'en remettront pas », conclut Léandre Bergeron, pendant que la troupe chante : « Nous avons la vocation... vive le martyr, vive la mort... coupé, tranché, brûlé, scalpé... jésuite un jour, jésuite toujours ! » Il y a aussi Louis Hébert qui supplie Maria, sa femme : « Pour le salut d'la patrie, il faut faire not' devoir, au lit tout d'suite, l'curé l'a dit. » Et que dire de la chanson *Vive le roi*, dédiée à Louis XIV, qui dit : « On la FRA sauter sa grande tête frisée. » Quant à la chanson des Indiens, elle se termine ainsi : « Belle eau-de-vie sans toi la vie est une écœuranterie... avant y avait Hochelaga... maintenant y reste Caughnawaga. » En plus de ça, on a droit à la chanson du commerçant qui vole « nos bons paysans français » et aussi au dialogue des pendus catholiques et protestants.

« Il ne s'agit pas uniquement de blagues contre le clergé et la bourgeoisie ; c'est plutôt une attaque contre leur autorité et toutes les institutions dont ils se sont servis pour exploiter le peuple, les Québécois en particulier. » Pour ce faire, on met à nu le régime français. Plus tard, on fera de même avec le régime anglais. « Au Québec, la révolution culturelle est en train de se faire. Les schèmes autoritaires disparaissent : les enfants ne veulent plus obéir à leurs parents et professeurs, les gens se lancent dans des grèves illégales. On n'obéit plus parce qu'obéir, ça veut dire se faire fourrer. »

Léandre Bergeron ajoute qu'on se dirige rapidement vers une démocratie où personne ne pourra se permettre d'exploiter les autres. « Il n'y aura plus d'autoritarisme ; c'est peut-être une utopie de croire ça, mais, chose certaine, on se dirige vers une société dans laquelle il n'y aura plus ces aberrations. » Les Québécois sont d'ailleurs prédisposés dans ce sens : « On n'a jamais été des gens soumis, si on regarde dans l'histoire. Le Canayen était déjà insoumis sous le régime

français. Le capitalisme et l'autorité du clergé nous ont été imposés et aujourd'hui, nous rejetons ces deux ordres avec une rapidité incroyable. On est des maudits sauvages dans ce sens : le capitalisme nous est étranger ; à part quelques vendus, comme Desmarais, on a toujours été des mauvais capitalistes. On se laisse pagner par les sentiments. »

On a tenté de faire de la revue *Tout le monde est heureux!* une adaptation scénique qui reflète le plus fidèlement possible *L'histoire du Québec illustrée*. Robert Lavail, l'illustrateur du petit manuel illustré, a d'ailleurs travaillé en collaboration avec l'équipe de production. La musique a été composée par Luc Cousineau. Une dizaine de chansons au programme sont actuellement gravées sur un microsillon qui sera mis sur le marché quelques jours avant la première du spectacle, qui aura lieu au Patriote à Clémence, à partir du 24 novembre.

Comme l'histoire du Québec concerne tous les Québécois, Polygone a décidé de présenter son spectacle à prix spécial (2 \$) pour le bénéfice de groupes de syndiqués, de comités de citoyens et de membres de comités péquistes. On espère ainsi intéresser des gens qui ne vont pas habituellement au théâtre.

Québec-Press,  
7 novembre 1971

## LÉANDRE BERGERON : DU LIVRE À LA SCÈNE

par Claude Langlois

Je ne sais pas pourquoi, mais on se méfie toujours des barbes en forme d'universitaires. Surtout quand c'est un professeur d'université qui porte la barbe en question.

De toute façon, barbe ou pas barbe, on se méfie toujours des professeurs d'université. Ils ont la mauvaise habitude d'être trop sérieux, d'avoir le geste trop gestuel, la voix trop orale, l'œil trop en lunettes et le sourire pas assez souriant.

Heureusement, Léandre Bergeron n'a pas la mauvaise habitude d'être trop professeur d'université. Bien plus, il n'a pas encore l'habitude d'être une vedette. Évidemment, le mot « vedette » fait un peu ridicule, mais comment qualifier cet homme qui, en l'espace d'un an et un peu plus, a réussi à vendre au-delà de 80 000 exemplaires d'un petit livre qui s'appelle : *Petit manuel d'histoire du Québec*, qui a vu une partie de son livre éditée en bandes dessinées et cette même partie portée à la scène dans *Tout le monde est heureux?*

Vous connaissez sans doute le *Petit manuel d'histoire du Québec*. Au risque de répéter ce que des dizaines d'autres ont déjà dit, ce livre raconte l'histoire du Québec, mais dans une perspective politique.

Évidemment, les critiques ont été nombreuses ; on a reproché à Léandre Bergeron de ne plus faire de l'histoire, de

se servir de l'histoire pour des fins politiques, etc. En fait, Léandre Bergeron ne s'est jamais défendu d'avoir interprété l'histoire. Au contraire. Et quant à ces historiens qui l'accusent de non-objectivité, il répond qu'il n'a jamais écrit ce manuel d'histoire pour les historiens, et qu'il n'a pas voulu non plus faire un travail académique.

– J'ai écrit ce livre pour le peuple québécois.

Mais, au fait, qui est Léandre Bergeron ? D'abord, ce n'est pas un professeur d'histoire. Il enseigne la littérature québécoise à Sir George Williams.

Il n'est pas né au Québec. Comme il le dit lui-même : « Je suis né en exil, au Manitoba. »

– À l'école, même si la plupart des professeurs étaient francophones, l'enseignement se faisait en anglais. Et pour comble de ridicule, quand l'inspecteur venait, un inspecteur qui parfois était francophone lui aussi, il ne devait pas y avoir de manuels français dans la classe. Chacun jouait le jeu. Et quand on parlait français dans la rue ou dans l'autobus, les gens te regardaient avec mépris. Après ça, j'ai fait mon cours classique chez les Jésuites, à Saint-Boniface. Puis, je suis venu au Québec, en 1959, mais je ne me suis pas établi tout de suite. Après avoir passé quelque temps en France, puis séjourné encore quelques années au Manitoba, j'ai finalement trouvé un travail à Sir George Williams, où je suis toujours. C'était en 1964.

Et Léandre Bergeron a écrit ce livre qui s'est vendu à plus de 85 000 exemplaires.

– Au début, explique-t-il, il n'était pas dans mon intention d'écrire ce petit manuel. Je préparais des cours d'histoire pour la CSN. Ce sont les gars de la CSN qui m'ont convaincu de faire le *Petit manuel d'histoire* que vous connaissez.

– Que vous avez vous-même édité.

– Oui, et ce, pour deux bonnes raisons. D'abord, parce que je voulais être libre d'écrire absolument tout ce que je voulais, et surtout parce que je tenais à ce que le livre se vende à un dollar. Comme je faisais la plupart du travail et

que je l'ai distribué moi-même pendant un an, il a été possible de le vendre à un dollar.

– Et maintenant l'édition anglaise... qui vous a causé quelques difficultés.

– À cause des dessins de Jefferys qui avaient été vendus à Imperial Oil. Mais moi, je n'avais pas demandé à Esso la permission d'utiliser ces dessins parce que je ne reconnais pas les droits d'Esso sur ces dessins. Je trouvais ridicule qu'une compagnie puisse s'approprier ainsi de ces dessins qui font partie de notre patrimoine national. Puis, il y a eu des manifestations avec le Canadian Liberty Movement et, finalement, Esso a cédé.

De toute façon, quand Esso avait acheté les dessins de Jefferys, il y avait une clause dans le contrat qui stipulait que la compagnie devait céder gratuitement les droits de reproduction pour fin éducative. Mais Esso disait que le *Petit manuel* n'était pas un livre à fin éducative, mais un livre de propagande.

Finalement, tout s'est réglé et Esso ne demande pas mieux que d'oublier toute cette histoire.

Et, pendant ce temps, le *Petit manuel* va d'histoire en histoire. Après l'*Illustrée*, c'est maintenant la scène avec *Tout le monde est heureux!* et l'*Illustrée*, qui racontera cette fois le régime anglais, doit sortir également bientôt.

Pendant ce temps, Léandre Bergeron continue d'être professeur d'université. Il est également Léandre Bergeron à temps plein. Pour ce qui est de Léandre Bergeron vedette, ça ne le préoccupe pas tellement. De toute façon, son temps supplémentaire est occupé ailleurs.

Montréal-Matin,

5 décembre 1971

## HISTORY DEPT. DEBATES RÉVOLUTION IN QUÉBEC

par Glen Millar

As a part of the Arts Students Association open-house program, a discussion on revolution in Québec as held in H-460 on Thursday and it featured as speakers Professors George Rudé, Robin Burns, Jean Wallot and Léandre Bergeron.

George Rudé, historian and author of such works as *The Crowd in History*, expressed the view that the revolution in Québec could take on a purely nationalistic character and neglect socialistic aims. He suggests that to avoid this possibility the workers must be encouraged to become more intimately involved in the revolution. Rudé added that he hoped that the revolution would not be a violent one but at the same time he could not deny groups such as the F.L.Q. the legitimacy of armed revolution if it were necessary.

Professor Jean Wallot, of Sir George, said that the completion of the revolution is still a long way off, and that change would evolve slowly through education and legislation and not through terrorist tactics. He added that before there could be any change in French Québec there would have to be parallel change on the part of the English population and the United States.

Professor Burns surprised the audience and fellow panellists by arguing that the revolution in Québec was over. The aims of the revolution, which started during the Duplessis regime according to Burns, were to gain control in Québec, and to integrate the French middle-class into the industrial world. This, said Burns has already been achieved. The declining birth rate provides more jobs for the French workers and since the government is making French the working language in Québec, those not wishing to learn the language will be forced to leave.

Léandre Bergeron said that in the 60's and early 70's the focus of the revolution was primarily nationalistic problems, but in the future the scope of the revolution will broaden to include socialistic problems. He added that revolutionary change cannot come through the ballot box, and therefore semi-violent actions, such as factory occupations, will be necessary.

*Sir George Williams University,*  
Volume 35, Numéro 32, 1<sup>er</sup> février 1972

Y SONT DES SAUVAGES!  
Y VOUDRAIENT TOUT CHANGER!  
C'EST LA FAUTE À LÉANDRE BERGERON!

par Ingrid Saumart

Léandre Bergeron, 38 ans. Professeur de littérature québécoise à l'Université Sir George Williams depuis 1964. Léandre Bergeron, 38 ans. Auteur du livre le plus vendu au Québec : *Le Petit manuel d'histoire*, 167 000 exemplaires en français, en anglais et en version illustrée.

Léandre Bergeron, 38 ans. Avec le petit René Simard, le dernier-né de nos vedettes de la chanson québécoise.

Léandre Bergeron est venu à la chanson par le biais d'une manière de comédie musicale, adaptation par le comédien Luc Durand du *Petit manuel d'histoire*. Cela s'intitulait *Tout le monde est heureux* et mettait en vedette Yvon Dufour, Michèle Craig, Luc Durand, Luc et Lise Cousineau.

Pour ce spectacle, Bergeron avait écrit une douzaine de chansons mises en musique par Luc Cousineau et, depuis, leur collaboration n'a fait que s'amplifier. Ensemble, ils ont structuré un spectacle : *On est des sauvages* et, depuis quelques semaines, ils se promènent en province pour parler politique avec le public.

*On est des sauvages* s'inscrit dans le processus de politisation du spectacle québécois, processus qui va s'amplifiant depuis quelques mois. « Ce que nous faisons maintenant,

précise Léandre Bergeron, est la suite illogique de *Tout le monde est heureux*, parce qu'avec la comédie musicale nous étions enfermés dans une boîte où le Coke coûtait 1 \$ et toute l'affaire manquait de punch politique. Avec *On est des sauvages*, nous avons réussi à retrouver l'idée originale que j'avais en abordant le spectacle : susciter la participation de l'auditoire et la possibilité de dialoguer. »

« L'époque du spectacle traditionnel est révolue, dit-il ; on ne peut plus avoir un producteur en face de consommateurs passifs. Avec *On est des sauvages*, ce que j'ai à dire, je le dis directement et les gens réagissent à ce que je dis. Y'a plus de producteurs face aux consommateurs, il y a tout simplement des Québécois qui se parlent en face. »

Y a-t-il un public pour ce genre de spectacles ? D'après Léandre Bergeron, la réponse, c'est oui. Et depuis janvier, il a été en mesure de vérifier cet intérêt du public. À Matane, plus de 300 personnes ont vu *On est des sauvages* ; à Rimouski, 200, et à Ottawa, le week-end dernier, 600 spectateurs sont allés voir ce show nouveau genre. « Il y a une femme qui m'a dit, à Ottawa : J'attends toujours le spectacle... »

« Je trouve ça parfait parce qu'on est en train de briser les vieux schémas de consommation. Bien sûr, y'a des gens qui viennent pour se faire amuser et qui ne le seront pas, et puis y'en aura d'autres qui vont découvrir des choses, apprendre des choses. Le spectacle que nous faisons, c'est presque un cours. Un cours de déformation avec guitare et tambours. Et puis, y'en aura d'autres qui me diront : Vous avez sali notre histoire. »

Depuis quelques mois, il a déferlé sur le spectacle québécois une vague politique qui a, sans doute, une explication profonde. Mis à part l'envie de faire beaucoup de sous de certains producteurs et le désir d'exploiter l'actualité brûlante, on se retrouve en face d'un phénomène qui démontre l'intérêt du public pour autre chose que des petites chansons à l'eau de rose.

Tony Roman, par exemple, s'est emparé d'une chanson de Moustaki (Sacco et Vanzetti) et nous a donné « Riel et

Chénier » pendant que Stéphane Venne a commis, pour Isabelle Pierre, un chef-d'œuvre d'horreur : « Lili Marlène », avec, à l'arrière-plan, la voix du ministre Choquette qui parle de « prendre des mesures pour éviter la destruction de l'ordre social » et le Premier ministre Trudeau répétant la célèbre phrase du « gérant de caisse populaire, vous ou moi... » Il serait hasardeux de prétendre que le résultat du croisement entre une fort belle chanson et des déclarations de nos leaders politiques, pendant la crise d'octobre 70 est heureux, mais il faut pourtant admettre que c'est symptomatique de la politisation des Québécois – ou du moins de leur envie de politisation. Tout comme cette chanson des Sinners, écrite à partir du plaidoyer de Paul Rose.

De telles démarches ont-elles été entreprises uniquement dans l'espoir de faire fortune rapidement ? On ne peut pas vraiment y croire, puisque c'est connu que la politique, dans le spectacle québécois – du moins jusqu'à ce jour –, n'a jamais été payante. Alors quoi ? Les producteurs de disques, malgré le mauvais goût de certains des produits mis en marché, seraient-ils plus conscients des besoins des Québécois qu'on pourrait l'imaginer ? Auraient-ils des âmes de visionnaires ? L'avenir le dira.

Pour ce qui est de Léandre Bergeron, la politique dans *On est des sauvages* n'a pas vraiment de connotations immédiates, puisqu'elle tourne toujours autour du régime français ; mais un deuxième spectacle est en préparation qui, lui, engloberait le régime anglais et le régime américain. « Mais il ne faut pas se leurrer. Les sauvages auxquels le titre fait allusion, ça n'est pas seulement ceux des débuts de la colonie, c'est aussi ceux de la Baie James aujourd'hui. »

« Je trouve très important qu'on bouscule certaines choses. On est en pleine révolution culturelle et ce qu'il faudrait, c'est arriver à une participation totale ou encore que ça se transforme en manifestation et qu'on décide de sortir de la salle pour aller engueuler quelqu'un si on en a envie. Il faut tout politiser, et les théâtres et la chanson aussi, sans craindre de briser les vieilles lois qui sclérosent les arts. Ce

que je fais, c'est un exposé politique, une provocation qui mène à la prise de conscience. Il faut frapper sur le vieux nationalisme traditionnel qui nous faisait croire que nous étions un peuple d'élus et insérer notre libération nationale dans une lutte de classes. »

« Je ne suis pas un amuseur public. J'ai choisi de faire de la chanson parce que le spectacle est un médium très dynamique qui, si l'on sait s'en servir, peut changer bien des choses. »

*La Presse,*  
10 février 1972

L'HISTOIRE DU QUÉBEC  
VUE PAR LÉANDRE BERGERON:  
UN PETIT MANUEL  
QUI A FAIT DU BRUIT ET DU CHEMIN

par Jacques Coulon

Un peu moins de deux ans après sa publication, le *Petit manuel d'histoire du Québec* en est à sa 6<sup>e</sup> édition et le tirage total s'élève à 100 000 exemplaires. L'édition en langue anglaise, sous le titre *A Patriot's Handbook*, marche à fond et atteint déjà plus de 15 000 exemplaires vendus. Il faut dire que le jeu normal du tirage et de la vente a quelque peu été faussé puisque les syndicats (la CSN surtout) en ont acheté beaucoup pour redistribuer à leurs membres. N'empêche que l'auteur, Léandre Bergeron, jeune professeur de littérature canadienne-française à l'Université Sir George Williams, de Montréal, y a gagné une réelle notoriété et partage avec Jean-Paul Desbiens – l'ex-Frère Untel – le privilège d'avoir enfanté l'un des livres à succès du Québec. Avec toutes les retombées que cela implique. Il donne des causeries à ceux qui veulent bien l'entendre, des membres du Parti québécois par exemple. On l'invite même à Toronto et à Vancouver, où son interprétation historique permet enfin au Canada anglophone « de comprendre le Québec et surtout ce qui s'y passe ».

Sur sa lancée, Bergeron a aligné de nouveaux projets et y consacre tout l'argent que rapporte le *Petit manuel*: un spectacle inspiré des bandes illustrées qu'il a mises en vente, un disque tiré du spectacle, un inventaire socio-économique de l'État du Québec, pour un peu plus tard.

Comme beaucoup d'auteurs à succès, Léandre Bergeron est critiqué, voire méprisé, ou alors louangé de façon inconditionnelle par ceux qui trouvent précisément dans son bouquin ce qu'ils aiment qu'on leur dise. « Un livre très important, même si les historiens orthodoxes ne l'aiment pas, dit Laurier Lapierre, professeur d'histoire sociale à l'Université McGill. Un instrument de combat. C'est la première fois qu'un auteur nous fait vivre notre histoire. » Et Michel Brunet, doyen de la faculté d'Histoire de l'Université de Montréal, rétorque : « C'est pas sérieux ; ça tombe des mains ; un amuse-gueule. Dans les événements récents, Bergeron ne respecte même pas la chronologie. C'est surtout incohérent, mais si ça peut amener des gens à s'intéresser à l'histoire de plus près, tant mieux. »

Entre ces deux prises de position extrême, il y a place pour bien des nuances d'opinions que ne manquent pas d'exposer les uns et les autres. Conscient du risque, Bergeron esquive l'affrontement par une mise au point. « Je n'ai pas écrit pour les professeurs d'histoire, dit-il, ce serait ridicule. Mais j'en connais beaucoup qui sont d'accord avec moi sur le fond. J'ai écrit pour le peuple, l'ouvrier, le chauffeur de taxi, l'étudiant. » Sans doute, et ce ne semble pas être de ce public-là que viennent les plus vives objections. Ce qui surprend, par contre, c'est le peu de cas que fait du livre le Dr Jacques Ferron, dont on connaît l'engagement politique et l'intégrité de pensée. « Il faut toujours respecter un livre qui a du succès, dit-il, mais chacun a quand même le droit d'en penser ce qu'il veut. Je crois que les relations colonisé-colonisateur, exploité-exploiteur sont bien plus complexes que Bergeron nous le dit. Ainsi, l'histoire de ces Français qui, au tout début du Canada, alors territoire

vierge, s'en viennent « piller des richesses », c'est vraiment trop grossier. Bien sûr, il faut comprendre que ce livre arrive en pleine période de crise de notre histoire, mais, à moi, il n'apporte rien. C'est une sorte de petit Catéchisme fait à l'envers, trop simpliste, un peu niais parfois... »

Certes, il y a dans le bouquin nombre de tirades mélodramatiques qui agacent. Ainsi, parle-t-on des mineurs employés par la compagnie Canadian John-Mansville Co. Ltd : « La poussière d'amiante en particulier leur pourrit les poumons. Ces Québécois travaillent pour des salaires de famine à extraire du minerai comme s'il ne leur appartenait pas. Ces Québécois croient vraiment que l'amiante appartient à la compagnie et qu'eux ont de la chance d'avoir une petite job. » C'est fort, et passablement vexant pour les travailleurs de l'amiante qui doivent penser que Bergeron les tient tous pour des minus habens. De toute évidence, il faut en mettre, tartiner le morceau pour faire brailler le Canayen, comme dit Léandre. En page 206, il explique en un tournemain les rôles respectifs du peuple, des gouvernements et de la grande entreprise américaine et autre : « Mais quand on sait que les ressources du sol québécois sont la propriété inaliénable du peuple québécois, que c'est au peuple québécois à les extraire, les transformer pour sa propre consommation et, en deuxième lieu, pour un marché extérieur, on ne peut faire autrement que de constater que les Américains sont des voleurs internationaux et que nos gouvernements-concierges sont des traîtres et des vendus, des laquais et des parasites du capitalisme américain. » Et ceux qui, par hasard, l'ignorerait peuvent apprendre (en page 219) que les « fiers-à-bras de la pègre font un travail non productif » et que les danseuses de cabaret font « un travail non productif dans la mesure où elles ne font qu'aggraver la frustration générale des spectateurs ».

Ce ne sont pourtant pas ces raccourcis trop commodes, ces banalités que critiquent les professeurs d'histoire et les historiens de métier. Le ton frondeur et catégorique du

livre, qui par ailleurs contient de bonnes choses, son radicalisme intransigeant plaisent aux jeunes du cours secondaire et des cégeps, comme l'explique René Dal Magro, chargé de l'enseignement de l'histoire au cégep d'Ahuntsic. « Deux professeurs ont utilisé le livre de Bergeron pour la période de 1867 à nos jours, en le comparant à un autre ouvrage pour la même période. Les élèves ont abondé dans le sens de Bergeron et, sur cette période, on a trouvé qu'il avait assez bien expliqué les problèmes de la collectivité québécoise. » Cette opinion, confrontée à celle d'Antonin Dupont, coordonnateur de l'enseignement de l'histoire à la CECM, montre l'ampleur des divergences et à quel point le livre gêne. « Ce livre n'est pas étudié officiellement dans nos écoles, et ce n'est certes pas moi qui vais le recommander. C'est une charge sans nuances, une argumentation qui ne tient pas debout. De plus, c'est mal rédigé, ce qui surprend un peu pour un professeur de littérature. » Yves Tremblay, président de la Société des professeurs d'histoire du Québec, croit résumer assez bien l'opinion de nombre de confrères quand il dit : « À la rigueur, ça peut être bon comme point de départ, mais c'est de l'histoire subjective. Une qualité que je lui trouve, c'est qu'il explique ses mots et certaines notions, comme celle des classes sociales par exemple, au moyen de schémas. Il faut être dans l'enseignement pour savoir à quel point le vocabulaire des élèves est limité. En fin de compte, Bergeron utilise l'histoire pour franchement faire de la propagande, ce qu'on reproche justement aux traditionalistes de naguère. Si les professeurs indépendantistes ou modérés s'en méfient, les élèves l'aiment parce qu'il contredit l'histoire comme elle a toujours été enseignée, qu'il rabaisse ce qu'on avait exalté. »

Les jeunes l'aiment beaucoup plus au niveau des cégeps qu'à l'université, semble-t-il, et c'est ce qui inquiète un professeur pourtant politiquement engagé comme Claude Bergevin, qui enseigne à l'école Honoré-Mercier. « Une optique très particulière de notre histoire, axée sur le thème du

Québécois exploité. Il faut en prendre et en laisser beaucoup. Je ne pense pas que ça ait beaucoup d'impact, car la plupart de ceux qui l'ont lu, totalement ou en partie, n'en font guère de cas. L'ennui, c'est que les jeunes de 16 ou 18 ans qui l'avalent ne paraissent pas avoir la formation pour le comprendre d'une part et aussi pour le réfuter.»

En somme, ce qu'on lui reproche, c'est d'avoir accouché d'un ouvrage de propagande plutôt que d'un manuel d'histoire, d'avoir volontairement manqué d'objectivité, de présenter des hypothèses comme des vérités, de faire en quelque sorte un long procès d'intention émaillée d'interprétations farfelues. « Prenez le cas des découvertes européennes, de la fondation de Ville-Marie, des fameuses Filles du roi ou des motifs de la déportation des Acadiens, dit M<sup>me</sup> Huguette Dussault, du Département des sciences de l'éducation de l'Université Laval, tout est interprété pour servir le pourquoi du bouquin. Bergeron, qui ne doute de rien, nous affirme que si les patriotes de 1837 avaient connu les techniques de la guerre de guérilla – notions d'ailleurs relativement modernes –, le Québec se libérait du colonialisme britannique en un an. Ni plus ni moins ! »

Mais il y a plus. Certains lui reprochent d'avoir passablement « copié » les petits copains et, surtout, de ne pas avoir cité ses sources. En histoire, disent les spécialistes, on progresse toujours grâce au travail des autres, mais une sorte de code d'éthique tacite veut qu'on le reconnaisse... Denis Vaugeois et Jacques Lacoursière, qui dirigent le Boréal-Express, trouvent qu'il s'est inspiré d'un peu trop près de leur publication historique... Même observation au sujet du manuel Canada-Québec dont ils sont les auteurs avec Jean Provencher, de Québec. Provencher a rédigé la dernière partie du livre, celle qui traite de la période post-confédérative... là où Bergeron a justement le plus puisé. « Il a même repris quasi textuellement une erreur de ma part relative aux émeutes de 1918, à Québec, où j'ai écrit que la presse et l'église de l'époque se dissocièrent des

émeutiers », précise Jean Provencher. De toutes ces critiques, Bergeron se défend comme il peut en partant du principe que l'œuvre de chacun appartient à tout le monde et que ces histoires de droit d'auteur sont de vieilles notions bourgeoises.

*Perspectives,*

4 mars 1972

## L'ABC DE LÉANDRE BERGERON : IL COMMENCE PAR CHOQUER SON PUBLIC

par Benoît Lavoie

C'est l'abc de Léandre Bergeron. Tout comme dans son *Petit manuel d'histoire du Québec*, tout comme dans les diverses adaptations qui en sont issues, il commence par choquer son public.

Tout benoîtement, il raconte ou remémore les passages de son histoire, dans son interprétation, il les explique, et explique surtout comment il conçoit les choses du Québec, l'avenir du Québec, tout comme il a conçu son histoire.

Les gens sont choqués, ils murmurent, les questions fusent, la discussion s'engage. Lorsque le spectacle (dans son sens non péjoratif) est terminé, tout le monde est content. Lui, d'avoir tenté et peut-être réussi à faire bouger les consciences béates, à les faire se questionner, son public ou plutôt ses protagonistes de la discussion, d'avoir au moins vu ce qu'est le phénomène Léandre Bergeron, si ce n'est d'avoir appris une autre conception du Québec.

Il y a plusieurs mois, au Cégep Limoilou, il avait rendu un scénario semblable devant un jeune auditoire, qui s'était beaucoup attaché à lui faire décrire et expliquer son idéologie et à la contester aussi.

Hier soir, il avait l'oreille d'une centaine de personnes, au Cégep François-Xavier Garneau, mais composée presque

majoritairement d'adultes, invités par le Comité d'action politique de Québec à ces débats.

Il y avait des étudiants certes, mais aussi des professeurs, aussi des travailleurs (même avec cheveux blancs), aussi des gens qu'on pourrait, dans le vocable de Bergeron, situer dans la petite bourgeoisie et aussi des gens d'Église. Et, dans tout ce groupe, beaucoup d'indépendantistes.

Il a intéressé les étudiants par sa vulgarisation des problèmes du Québec, rapprochés de ceux du monde par l'impérialisme et le socialisme, surpris les professeurs par sa façon d'apporter un éclairage particulier sur les faits, (il y avait dans l'auditoire un de ses anciens professeurs d'histoire...), captivé les travailleurs par la façon claire et nette dont il tranche les débats, bousculé la petite bourgeoisie à qui il reproche combien de maux, et aussi, dirait-on, apostrophé les gens d'Église avec beaucoup de cynisme et de raillerie.

Quant aux indépendantistes, il a discuté avec eux de la façon de mener le Québec à son but ultime, lui en libérant d'abord le travailleur du capitalisme avant de libérer le Québec, et eux en exigeant d'abord à toute révolution sociale le pré-requis de l'indépendance.

Le nœud de la discussion d'hier soir, qui a duré au moins deux bonnes heures, s'est placé sur une des observations de l'auteur qui a décrit ce qu'est pour lui l'objectivité, particulièrement dans l'histoire du Québec.

Une objectivité qui lui fait dire que tous ceux qui ont colonisé le Québec ne l'ont jamais fait dans le but désintéressé d'évangélisation et de bien-être des colons, mais simplement à leurs fins personnelles qui étaient l'argent si cher à tous les colonisateurs, Français comme Anglais, à la bourgeoisie dans laquelle il inclut nécessairement les prêtres missionnaires.

Une objectivité qui lui fait dénoncer le génocide des véritables propriétaires du sol québécois, les Indiens, qu'on a dépossédés sans vergogne et qu'on parque, maintenant qu'ils en sont réduits à une population très petite, dans des réserves pour ne pas qu'ils contaminent les Blancs.

Une objectivité qui lui fait dénoncer sans la plus petite exception tous les capitalistes bourgeois et petits-bourgeois, ceux du monde entier, comme ceux des États-Unis, du Canada et comme ceux des French Canadians du Québec.

Alors qu'il discutait avec un prêtre de la véritable idéologie de l'Église, selon laquelle tout le monde est frère, il a lancé : « Non, les bourgeois, c'est pas mes frères. C'est des chiens sales, des exploiters. Éventuellement, on va les déplacer. À la pelle. Ou avec d'autres instruments non aratoires, avec les moyens qu'il faudra. »

Et il a dénoncé encore et encore la définition qui dit que pour être objectif, il ne faut pas avoir de parti pris. Selon lui, le parti pris ne nie aucunement l'objectivité, puisqu'alors, on peut analyser une situation.

« L'histoire objective, ce n'est pas de compiler une série de faits. L'histoire, ce sont des forces en présence. Il faut se situer vis-à-vis ces forces. »

Il a dit de l'objectivité qu'elle rejetait la neutralité, qui est le confort le plus complet, puisque ça empêche les gens de bouger.

*Le Soleil,*  
7 mars 1972

« JE SUIS EN EXIL AU MANITOBA...  
HEUREUSEMENT,  
JE ME RAPATRIE AU QUÉBEC. »

Du mardi 14 mars au vendredi 17 mars, à l'Université de Manitoba, et le mercredi 15 mars, au Collège de Saint-Boniface, eut lieu une série de conférences sur le Québec qui furent présentées par les étudiants de l'université. D'ailleurs, ceux-ci récoltèrent parmi eux la somme de 2 500 \$ et 1 500 \$ furent versés par l'université. Ce cycle de conférences exposées par Claude Lemelin, Léandre Bergeron, Alfred Monnin, Pierre Bourgault et Claude Charron avaient pour thème majeur le slogan suivant : « Québec 72 : Maîtres chez nous. »

(...)

Le deuxième conférencier-invité était le professeur Léandre Bergeron, qui est actuellement professeur de littérature québécoise à l'Université Sir George Williams de Montréal. Également l'auteur du *Petit manuel d'histoire du Québec*, qui est une analyse marxiste de la « colonisation du Québec », sous les trois régimes français, anglais et américain. Léandre Bergeron déclara que le conflit entre le Québec et le Canada anglais était désormais dépassé par une lutte en commun contre « l'impérialisme américain qui s'implante à travers tout le Canada ». À un professeur de littérature québécoise et qui est également manitobain, interrogeant Léandre Bergeron sur le sort des minorités

francophones de l'Ouest canadien, ce dernier (né à Saint-Lupicin, écolier à Notre-Dame-de-Lourdes, étudiant au Collège de Saint-Boniface et diplômé de l'Université du Manitoba), répondit la phrase suivante : « Je suis en exil au Manitoba ; heureusement, je me rapatrie au Québec. »

(...)

Au Collège de Saint-Boniface, environ deux cents personnes assistaient à la conférence sur le fédéralisme exposé tour à tour par Léandre Bergeron, Claude Lemelin et le juge Alfred Monnin qui parla d'ailleurs de fédéralisme à l'université. Claude Lemelin, comme il le déclara lui-même, refusa de parler du fédéralisme et du séparatisme au Québec. Répondant à une question d'un auditeur parmi l'assistance, Léandre Bergeron expliqua la lenteur du Québec par rapport aux autres provinces, parce que, par exemple, l'Ouest canadien avait reçu l'appui du clergé protestant, tandis que « le peuple québécois n'avait pas été soutenu par le clergé catholique ». Puis, lorsqu'on lui a demandé ce qu'il adviendrait du Manitoba français, si le Québec se séparait des autres provinces, Léandre Bergeron parla de la solution au problème acadien qui, selon lui, consisterait à immigrer au Québec, annexant la partie nord du Nouveau-Brunswick au Québec. Transposant cette situation au Manitoba, Bergeron a laissé entendre qu'il était impensable d'annexer le Manitoba francophone au Québec. De plus, Bergeron a précisé qu'il acceptait « la possibilité de voir des Franco-manitobains vivre heureux dans l'Ouest, en se soumettant au statut de minorité », bien qu'il soit partisan du retour au bercaïl des francophones à l'extérieur du Québec.

Claude Lemelin s'est opposé à l'opinion de Bergeron en déclarant que les minorités avaient le droit d'exister en dehors du Québec, comme par exemple les Bretons en France, mais qu'inévitablement « ces mêmes minorités francophones tendaient à l'assimilation ». Cependant, Lemelin s'est aussi opposé au peuple majoritaire qui ne forme pas l'unanimité, puisqu'il empêche la survie des groupes minoritaires. Pour sa part, le juge A. Monnin a refusé d'accepter la

transposition de la situation acadienne au Manitoba. C'est alors que Bergeron a expliqué « qu'il acceptait que certains Franco-manitobains pouvaient vivre heureux au Manitoba ».

*La Liberté,*  
22 mars 1972